

LA POUUDRE - ÉPISODE 79 - PAUL B. PRECIADO

LB [00:01:17] Est-ce que c'est le son du backlash ? Ou celui de la révolution ? Nous sommes en juillet 2020 et nous sommes sur une faille, au bord du tournant. J'oscille entre l'espoir vibrant et le pessimisme le plus violent. En vrai, je sais plus. Je sais en revanche où je trouve mon apaisement dans la lecture, dans la pensée, notamment celle de mon dernier invité de la saison. À son sujet, une précision : La Poudre est un lieu qui a été pensé en non-mixité pour parler des mécanismes sexistes à travers les vécus des personnes les subissant. Jusqu'ici n'y ont résonné que les voix de femmes, cis ou trans. Il va de soi que l'expérience des personnes non binaires et de toutes les personnes trans y trouvent leur place. Le travail et les écrits de Paul B. Preciado sont essentiels pour comprendre le mouvement féministe actuel et questionner les représentations genrées, comme La Poudre le fait depuis quatre ans. Bonne écoute, bon été. Tâchez de vous couper un peu du bruit angoissant du monde pour vous recentrer sur l'essentiel : votre santé, physique et mentale, votre bien-être, votre sommeil, votre famille de sang ou de cœur. Et je vous dis ça comme une note à moi-même parce que... Pfff la fatigue est grande. Allez, on se retrouve à la rentrée pour une saison 5 de La Poudre qui, je vous le promets, sera plus révolutionnaire que jamais. Avec Paul B. Preciado, on a parlé de corps, de monstre et de joie.

LB [00:03:04] Paul B. Preciado, vous êtes philosophe et écrivain. Vous êtes aussi, en toute objectivité, l'intellectuel qui porte sur notre époque chaotique, à la lisière entre dystopie biopolitique et révolution transféministe, le regard le plus acéré, le plus complexe, le plus passionnant. Je suis vraiment honorée de vous recevoir dans La Poudre aujourd'hui.

PBP [00:03:27] Bonjour, merci beaucoup, quelle générosité, quel excès ! Enfin pas du tout hein ! On essaye de réfléchir à peu près comme tout le monde. Voilà, merci.

LB [00:03:36] Alors vous venez de publier un essai bref et percutant, "Je suis un monstre qui vous parle", qui est en fait la retranscription d'un discours que vous avez fait ou en tout cas essayer de faire il y a quelques mois devant un collège de psychanalystes. Avant cela, vous avez écrit depuis vingt ans plusieurs autres essais. Je peux citer "Le manifeste contra-sexuel", "Testo Junky", bien sûr, ou encore "Un appartement sur Uranus", qui ont profondément marqué la pensée philosophique et politique contemporaine, et pas seulement en France. Mais avant qu'on s'attaque à votre parcours et à votre travail, je voudrais me débarrasser d'un éléphant dans la pièce ou plutôt dans le podcast. Vous n'êtes pas une femme, Paul

Preciado. Vous êtes, du moins administrativement, un homme trans, même si je pense que vous vous définissez de façon un peu plus complexe que ça. Or, dans La Poudre depuis quatre ans, je reçois, dans un geste de non-mixité que vous devez certainement comprendre, je reçois uniquement des femmes. Il me semble néanmoins que votre parole, votre expérience sont absolument essentielles pour comprendre les enjeux des luttes féministes actuelles et que vous avez parfaitement votre place dans ce podcast. Est-ce que vous me rejoignez là-dessus ?

PBP [00:04:41] Pourquoi pas, oui. C'est vrai que je me suis fait déjà inviter... J'ai été invité plusieurs fois dans des contextes dans lesquels y a... y a que des femmes. C'est-à-dire des femmes, ce qu'on entend habituellement par des femmes, c'est-à-dire des corps auxquels on a assigné sexe et genre on va dire, puisqu'en France c'est difficile de faire cette différence, la loi ne la fait totalement pas. Donc qui ont été assignées, donc, femmes à la naissance. Et c'est vrai que souvent, je me retrouve... Ça m'arrive parfois dans les festivals en littérature ou dans les réunions parmi des artistes ou des curateurs ou des philosophes, en fait invité parmi les femmes. Et bon, je suis... je suis bien, je suis ravi, je me sens bien. D'une part en fait, parce que c'est... c'est mon espace, ma culture de résistance politique, c'est-à-dire que j'ai été assigné, je suis né femme, j'étais assigné femme à la naissance. Et puis après, progressivement, je me suis désidentifié de cette assignation en tant que femme et je suis devenu progressivement ce que je suis aujourd'hui, c'est-à-dire pour la médecine et la loi contemporaine, je suis un homme transsexuel. Évidemment, dans mon passeport par exemple, vous trouvez pas la mention "transsexuel", vous pouvez lire simplement "homme". Mais je ne me sens pas, évidemment, un homme parmi les hommes ou un homme comme les autres hommes puisqu'effectivement, je parle publiquement de ma position dissidente en termes de genre de sexualité. Et donc et dans ce sens-là, évidemment oui, je suis... je me sens beaucoup plus proche des femmes, des corps qui ont été assignés femme à la naissance, voire des femmes aussi trans ou bien effectivement, des corps non-binaires. Beaucoup plus en fait que des corps hommes, en fait assignés hommes et qui croient à la... on va dire à la naturalité de cette énonciation de la masculinité. Donc oui, pourquoi pas, je suis très bien ici, dans votre espace, entouré par des femmes, bien sûr.

LB [00:06:45] Bon bah tant mieux. Vous êtes le bienvenu en tout cas. La dernière fois que je vous ai vu Paul, c'était à Beaubourg, à Paris où vous avez commencé en mars un cycle consacré à l'"Histoire de la sexualité", de Michel Foucault. Un cycle que vous n'avez, à mon grand regret, jamais pu achever pour cause de coronavirus. Et c'est complètement fou parce que pendant cette conférence, on commençait à voir poindre la

menace de la pandémie et du confinement. C'était encore une perspective assez floue. Et pourtant, vous avez tout de suite mis le doigt sur ce qui allait se produire. Vous avez parlé de surveiller, punir, exclure les corps colonisés et finalement, les choses se sont déroulées conformément à vos prédictions.

PBP [00:07:23] Je ne sais pas si à mes prédictions, mais c'est vrai que, en tout cas, j'ai compris ce jour-là que d'une part en fait, l'occasion était exceptionnelle. Il y avait énormément de monde et que du coup j'avais une responsabilité aussi parce que, voilà, y avait 600 personnes qui étaient là. Et qu'il y avait une envie extraordinaire. J'ai senti effectivement cette... cette pulsion révolutionnaire. Vraiment. Et j'étais dans la joie de faire partie de ça et des pouvoirs, en fait quelque part, réunir cette assemblée. Mais en même temps, j'ai compris - parce que dernièrement, je voyagais énormément, d'ailleurs en fait c'est comme ça que je suis tombé moi-même malade en fait du Covid, et donc j'avais fait pas mal de voyages, parmi d'autres à Taïwan enfin - et du coup, bah j'ai compris qu'on était dans une situation qui allait devenir très complexe dans les mois à venir. Je n'ai pas du tout anticipé le confinement total en fait, comme ça s'est produit après. Mais il me semblait de toute façon que des séminaires où il y avait 600 personnes seraient très difficiles à tenir après et c'est ce qui s'est passé immédiatement. Et c'est aussi... Pour moi ce qui est intéressant, c'est qu'évidemment, les espaces traditionnels de reproduction des savoirs, c'est-à-dire les espaces, - je parle là des universités et des écoles, mais aussi les espaces de construction et de la production des mémoires, comme sont les musées par exemple -, les espaces des institutions traditionnelles comme la prison, comme les entreprises etc. C'est-à-dire ces espaces, justement, que Foucault avait caractérisé en tant qu'institutions disciplinaires, ont fait, quelque part, faillite pendant la crise de Covid 19. C'est-à-dire on a vu ce qui aurait été inimaginable, parce que c'est vrai que quelque part, Foucault avait, y compris dans son analyse de la peste, analyser ou quelque part anticiper aussi ce retrait dans l'espace domestique. Mais je pense qu'il n'aurait même pas pu imaginer la clôture et le quasi-effondrement total de ces institutions disciplinaires. On le voit aujourd'hui encore, c'est-à-dire la grande difficulté pour retourner à l'école, retourner à l'université, ouvrir les musées, qu'est-ce qu'on va faire avec les théâtres ? Donc évidemment, c'est tout un mode de vie qui est questionné aujourd'hui et donc qu'il faut, il va falloir transformer impérativement, oui.

LB [00:09:55] Oui, puis vous aviez aussi une approche dans ce séminaire qui était aussi de questionner Foucault et d'amener dans Foucault ce qui manque peut-être de l'antiracisme, du féminisme et de parler de cette hiérarchisation des corps à laquelle on a vraiment assisté, je trouve, pendant la

période du confinement : les corps racisés qui étaient bien plus exposés que les corps blancs, les corps des femmes bien plus contraints que les corps des hommes, enfin... J'ai l'impression que vous avez vraiment, finalement, en une seule séance de séminaire, vous avez poussé l'idée peut-être encore plus loin qu'elle aurait pu aller si le réel l'avait pas rattrapée quoi.

PBP [00:10:26] Ah j'en sais rien, mais c'est vrai que je voulais faire une nouvelle... C'est pour ça que j'ai appelé ça "Une nouvelle histoire de la sexualité", dans un style un peu exagéré, évidemment. En fait, avec toute modestie, je me suis dit en fait c'était pas une... la question, simplement des nier Foucault, mais de se dire en fait qu'évidemment, il y avait un certain nombre de choses que Foucault n'avait absolument pas fait dans son histoire de la sexualité. Et que notamment, il fallait relire, refaire une relecture, on va dire féministe, parce que la première chose, c'est qu'effectivement, le plus grand, entre guillemets, historien de la sexualité - notamment en France, mais aussi ailleurs si on pense à son influence à l'étranger aussi -, le plus grand historien de la sexualité était un historien non féministe qui a totalement négligé notamment l'histoire des corps des femmes, mais aussi par exemple quelque chose d'aussi important, comme l'invention de la notion de genre dans les années 40-50. Donc évidemment, il me semblait que c'était absolument urgent de refaire une nouvelle histoire. Après aussi, le plus grand, soit-disant à nouveau, historien de la sexualité, a totalement négligé l'archive de la colonisation, y compris... Enfin... Sachant quand même qu'il a travaillé sur la France et sur l'histoire française et notamment aussi sur les siècles 18 et 19, surtout 19. Comment peut-on imaginer que quelqu'un, au 19e siècle, peut faire l'économie de l'analyse des effets de la colonisation, du régime de l'esclavage et évidemment, de la notion même de race ? Donc évidemment, tout ça, il me semblait quand même qu'on avait vraiment besoin urgemment d'une, d'une nouvelle histoire de la sexualité. Puisqu'effectivement, je pense que on est dans une situation en fait, dans un moment historique tellement complexe, d'une telle complexité, qu'on a besoin d'une nouvelle grammaire, d'un nouveau langage, d'une manière... d'une nouvelle. manière de penser complètement les rapports entre corps et pouvoir, les rapports entre subjectivité et révolution. Et ça, il me semble qu'on... Enfin que Foucault est... Moi je me revendique en fait comme un Foucauldien, il n'y a aucun problème. Je trouve que c'est un... c'est pour moi une influence majeure, mais qui, évidemment, aujourd'hui, a été largement critiquée, contestée, dépassée par d'une part, les questions évidemment des sexualités trans, le mouvement intersexe, le mouvement non-binaire et notamment aussi, je dirais, par la transformation des technologies biopolitiques de production et de gestion du corps et de la sexualité. Donc à tout ça, je pense qu'on est... Enfin bref,

c'est pour ça qu'en tant que... en tant que philosophe aujourd'hui, si vous voulez, moi, je pense qu'on vit un moment - enfin bref, philosophe, mais aussi activiste, parce que...

LB [00:13:18] Bien sûr.

PBP [00:13:18] Moi les gens parfois ils me disent : Mais ah, mais quel... mais vraiment, quel pessimisme, je suis accablé... La situation..." Je dit : "Mais attendez, attendez ! Pour les activistes de genre et de la sexualité, pour les activistes antiracistes que nous sommes, nous vivons les moments les plus extraordinaires ! Ça veut dire que ça fait mais vraiment des années et je dirais des siècles, qu'on travaille pour ce qui est en train d'arriver aujourd'hui." Donc je pense qu'il faut... Au contraire ! Il faut prendre conscience collectivement de l'importance de ces moments historiques qu'on est train de vivre et être capable d'embrasser totalement cette révolution. Parce que le problème, c'est que, si vous voulez, y a dans la... dans les mécanismes-même de fonctionnement du régime néolibéral, - et de la condition néolibérale tout entière, c'est-à-dire pas uniquement comme un régime économique, mais vraiment comme un régime de production de la subjectivité - il y a une capture, une extraction de la capacité de désirer. Et c'est ça qu'il va falloir refaire, dont il va falloir se réapproprié critiquement, si on veut faire la révolution. Parce que la première chose qu'il faut faire pour faire une révolution, c'est notablement en fait, c'est désirer la transformation, désirer le changement. Et je pense que là, pour la première fois, après le Covid ou la Covid, enfin après la crise du Covid en tout cas, on a commencé à voir... Et pour moi, en fait, je l'avais déjà senti bien avant. Pour moi, par exemple notamment, quand on s'est réunis au Centre Pompidou, on était dans une ambiance qui, pour moi, était vraiment révolutionnaire.

LB [00:14:55] Complètement.

[00:14:56] Et la marche, la marche du 8 mars a été aussi un grand moment révolutionnaire. Mais après, évidemment, on était tous dans cette impasse, on se disait, mais vraiment : "Qu'est-ce qui va arriver maintenant ?" Et je pense que en fait, on a, on est sorti de cette crise et de ce confinement, en tout cas, du point de vue en fait, des cultures, ou des contre-cultures, ou des cultures subalternes, de la manière la plus extraordinaire et la plus fantastique en fait. Avec vraiment cette... tout de suite, cette prise de parole et cette sortie immédiate en fait des corps en solidarité, en demande en fait. Pour moi, un mouvement qui est mouvement d'une importance, je pense que c'est le plus grand mouvement, honnêtement, carrément en fait qu'on a vécu depuis les années 50-60. Donc vraiment, je pense que... Et c'est un mouvement en plus qui maintenant est beaucoup plus

complexe et il me semble aussi qu'il faudrait l'interpréter comme un mouvement, je dirais, anti-nécropolitique. C'est-à-dire en fait que, on est sorti ensemble, une multitude de corps dans la rue - évidemment, les corps racisés étaient là en premier lieu - en fait dans une grande alliance, anti-nécropolitique. C'est-à-dire en fait des corps qui disent non à la violence, à la violence sexuelle, à la violence raciale, à la violence de genre, à la violence de l'État, à la violence policière et donc du coup, bah, il va falloir inventer collectivement une nouvelle modalité des pouvoirs. Mais des pouvoirs, quand je dis des pouvoirs, je dis... Évidemment, c'est-à-dire qu'il va falloir d'autres modalités de relations, entre corps-pouvoir, corps-subjectivité qui ne soient pas uniquement des modalités de violences. Et donc moi je pense que... Enfin bref, peut-être que c'est juste moi, mais malgré... malgré la maladie, malgré le fait que je me suis aussi cassé le coude etc., je suis dans un état de joie totale ! Voilà !

LB [00:16:56] Vous êtes enthousiaste et c'est cet enthousiasme qui fait que j'aime tellement vous lire, et puis cet enthousiasme aussi auquel Virginie Despentes fait allusion dans l'introduction d'"Un appartement sur Uranus", qui fait que si si, vous lire ça reste vraiment jubilatoire. Et il est précieux parce qu'on pourrait quand même facilement se laisser porter par le pessimisme quand on assiste à certaines scènes aujourd'hui. Alors dans La Poudre on tente de revenir un peu en arrière, de retracer un peu les parcours, Paul Preciado. Donc vous vous êtes né à Burgos, dans le nord de l'Espagne, à une époque à laquelle le dictateur Franco était encore au pouvoir, une époque qui est finalement pas si lointaine. Parfois, on oublie en France à quel point la dictature est proche chronologiquement en Espagne. C'était comment de grandir dans ce lieu et dans ce contexte ?

PBP [00:17:41] Je pense que ça a été définitif et très important pour moi. Je pense que ça explique aussi peut-être la personne que je suis aujourd'hui. Et ma... Si vous voulez en fait ma manière obstinée de vouloir que les choses changent. Parce que en fait j'ai l'impression, par exemple, maintenant... Après, je vais revenir en fait à Burgos hein, mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui on glisse progressivement depuis déjà en fait une vingtaine d'années, en France notamment, vers des positions qui sont de plus en plus fascistes, d'extrême droite. Et je ne parle pas uniquement du rassemblement national, je parle vraiment des... Et pas uniquement non plus de micro-fascisme, comme en parlait Deleuze ou Guattari. Je parle vraiment en fait d'un Etat néolibéral qui va prendre de plus en plus des mécanismes autoritaires, des mécanismes d'usage autoritaires et violents en fait, de certaines institutions à l'intérieur de l'Etat. Et donc je pense que je ne sais pas si je serais aussi sensible à ça si je n'étais pas né dans une culture déjà fasciste. C'est-à-dire

que c'est ce que j'ai vu autour de moi. J'ai vu autour de moi, en fait, une culture de la peur. J'ai vu en fait toute ma famille totalement détruite, en fait, si vous voulez, par la guerre civile, parmi dans ma famille, en fait, si vous voulez, comme dans à peu près toutes les familles espagnoles, il y a tout, c'est-à-dire qu'il y a les gens... Les villages étaient divisés de manière quasi arbitraire. Et donc du coup, j'ai eu des grands-parents qui étaient d'un côté ou de l'autre, mais qui avaient vraiment pas tellement d'idéologie, mais qui se sont retrouvés vraiment à lutter les uns contre les autres. Et donc j'ai vu effectivement comment le fascisme a détruit profondément la société. Et comment aussi, une partie de cette société a résisté à des techniques de mort et de violence, qui étaient inimaginables. Et aussi à des techniques d'effacement de la mémoire. Et donc, je pense que c'est aussi pour ça que maintenant, je suis vraiment, si vous voulez en fait, au moindre signe de fascisme, si vous voulez, ma peau est hérissée.

LB [00:20:05] Une ultrasensibilité quoi.

PBP [00:20:06] Absolument ! Absolument ! Parce qu'en fait, parfois, ce qui m'arrive en France, si vous voulez, c'est que j'ai l'impression que mes collègues en fait - là je parle aussi des philosophes, des gens de ma génération, des gens que par ailleurs en fait j'ai connu dans d'autres occasions, des colloques en philosophie ou ailleurs - en fait, eux aussi se sont déplacés progressivement, ont glissé progressivement vers la droite et l'extrême-droite, avec des positions qui sont inimaginables pour moi en fait si vous voulez. Et donc... Donc oui ! Je pense que ça, c'est quelque chose qui va rester avec moi toute ma vie et aussi, si vous voulez, la peur dans le cas des sociétés comme l'espagnol, mais aussi des sociétés - comme l'italienne, comme la portugaise, la société aussi grecque, c'est-à-dire des sociétés qui ont vécu très longtemps, avec une implantation très longue le fascisme - nous sommes des sociétés, - là, je vais parler en fait de toutes ces sociétés qui ont vécu le fascisme pendant les années 50-60, etc -, qui ont une grande grande facilité... Et c'est la même chose en fait pour l'Amérique latine. C'est-à-dire dans des conditions d'instabilité sociale, politique, économique, ont une grande facilité pour retourner au fascisme, au nationalisme populiste autoritaire. Puisqu'effectivement quelque part, les institutions démocratiques, soit ont jamais existé, soit elles ont été véritablement détruites pendant la période fasciste. Vous voyez donc... Et c'est précisément pour ça, en fait si vous voulez, que je suis peut-être avec aussi un imaginaire... D'une part un imaginaire de la révolution et d'autre part un imaginaire philosophique en fait, c'est pour ça que je suis venu en France aussi, parce qu'évidemment, bah j'ai étudié avec Derrida à une époque et bon, je me suis formé dans la philosophie française. Donc, pour moi, la langue française et la philosophie du français

étaient très très importantes. Mais cet imaginaire de la France, si vous voulez, que j'ai connu pendant la période en fait quand j'étais étudiante - étudiante à l'époque et après étudiant -, si vous voulez cet imaginaire et révolutionnaire et de résistance, je dirais est bien loin, bien loin de nous quand on regarde aujourd'hui l'état de la France, et notamment de l'université française, notamment par exemple la dernière controverse qu'on a vu autour de par exemple de la pensée décoloniale qui est caractérisée en France tout d'un coup en fait comme une forme de terrorisme culturel, comme vraiment...

LB [00:22:47] On a vu Emmanuel Macron accuser les sociologues d'être responsables de la crise antiraciste en France, comme si c'était pas le racisme qui était en cause, mais l'enseignement.

PBP [00:22:52] Voilà ! Absolument ! Voilà y a eu exactement une très belle tribune en fait avec des penseurs comme Achille Mbembe ou comme Eric Fassin ou d'autres en fait, justement face à cette déclaration de Macron. Je trouve qu'il y avait des déclarations gravissimes dans lesquelles, effectivement, on pourrait dire Macron, prend des positions qui sont pas très différentes en réalité, à celles de Trump, ou celles de Bolsonaro. C'est aussi que très souvent, par exemple, en France, on va faire l'opposition, on va parler de Trump comme si les Etats-Unis, c'était quelque chose de totalement grotesque. Mais attention ! Parce que en fait, Macron est en train de prendre des positions qui sont très semblables et qui sont gravissimes, si on pense effectivement au besoin qu'il y a aujourd'hui en France de rétablir, de retisser, de commencer à reconstruire des généalogies critiques de la résistance, notamment dans les cultures féministes, dans les cultures antiracistes, dans les cultures de critique de la colonisation, qui sont en France, aujourd'hui, si vous voulez, je dirai quasi inexistantes à l'intérieur de l'université.

LB [00:23:55] C'est ça, c'est des voix tellement ultraminoritaires que c'est extraordinaire de vouloir les censurer alors qu'elles sont déjà en difficulté.

PBP [00:24:02] Exactement ! C'est d'ailleurs pour ça en fait que j'avais accepté cette proposition du Centre Pompidou, notamment de faire quelque chose en fait comme un grand séminaire public dans le cadre du musée, puisqu'effectivement l'université française est tellement sectaire et a tellement exclu des parcours universitaires habituels les études et féministes et queer, et trans et antiracistes, qu'évidemment aujourd'hui en France, on peut devenir sociologue, on peut devenir anthropologue, on peut devenir... avoir des grandes études

cinéma etc., sans avoir jamais entendu parler une seule fois, je ne sais pas... En fait je veux dire de...

LB [00:24:44] De Monique Wittig ou... je sais pas...

PBP [00:24:44] Oui exactement ! De Monique Wittig ! Je dis pas... Je vous dis pas Cherri Moraga et Gloria Anzaldua, je vous dis pas en fait, si vous voulez, de Gayle Rubin, non, mais même de Monique Wittig ! Dont vraiment... Chaque fois que je parle de Monique Wittig, les gens me disent en fait : "Mais était de où ?" en fait, comme si elle était... Avec cet imaginaire qu'il y a toujours en France de toutes façons, que par exemple maintenant, on a besoin de dire très souvent que la pensée décoloniale viendrait des Etats-Unis et que évidemment, les Etats-Unis sont tellement différents à la France... Ou comme avant on disait : "Ah non non non ! Mais la pensée queer elle vient des États-Unis et il n'y a rien du tout." Mais attention, en fait ! Évidemment, si la pensée queer n'a été que vraiment, pour ainsi dire, quelque part, une relecture politique des penseurs français - parmi d'autres en fait justement de Foucault, de Derrida, mais aussi de Irigaray, de Kristeva - peut-être des pensées qui n'étaient pas très politisées en France, mais qui sont devenues politisées par la suite aux États-Unis.

LB [00:25:39] Et qui ont dû traverser l'Atlantique pour.. Et d'ailleurs vous avez dû traverser l'Atlantique vous aussi pour les découvrir ! Vous les avez découvertes à New-York finalement.

PBP [00:25:47] Effectivement ! Quelque part, effectivement, il n'y aurait pas de théorie queer, y aurait pas... la pensée de Judith Butler n'existerait pas sans par exemple "La pensée straight" de Monique Wittig. Donc quelque part, en fait, en réalité, on ne peut pas parler de la pensée queer, de la pensée décoloniale comme des pensées qui sont américaines ou qui viennent des universités américaines, bien au contraire. Je dirais en fait qu'il s'agit d'une pensée subalterne, minoritaire, critique, aussi bien à l'intérieur de l'université américaine que dans l'université française. Voyez, donc, et c'est pour ça en fait - pour revenir à la question du séminaire du Centre Pompidou -, c'est pour ça que moi, j'avais envie justement de faire ce séminaire-là qui était en dehors de l'université, dans un espace où on pouvait aussi se retrouver avec des activistes, mais aussi avec des artistes, avec des... peut-être des écrivains, avec des gens qui viennent du théâtre, avec des gens qui viennent du cinéma... Donc vraiment avec, si vous voulez, une espèce d'aplatissement disciplinaire, d'une grande transversalité disciplinaire, de telle manière qu'il n'y a pas, en fait, cette rupture très forte qui est habituelle en France entre par exemple la pensée et l'action politique, l'art et la critique. Je pense en fait

que toute cette distinction, tous ces partages disciplinaires sont aujourd'hui en fait absolument obsolètes et que la France s'obstine à garder ces divisions, justement comme une forme de résistance à la transformation profonde en fait, dans ce que j'appelle un processus de dépatriarcalisation et de décolonisation de la pensée.

LB [00:27:29] Pour en revenir à votre enfance, et en restant sur cette notion de résistance, y a cette phrase dans votre dernier livre : "On attendait de moi que j'effectue un travail efficace, silencieux, de genre et de reproduction sexuelle. J'aurais dû devenir une gentille petite amie hétérosexuelle, une bonne épouse, une bonne mère et une femme discrète. J'étais piégé. Si l'on m'avait cloué au sol, cela n'aurait pas diminué mon espace d'action." Ça me donne envie de réadapter pour vous une question rituelle de La Poudre, une question tirée de Simone de Beauvoir : comment avez-vous fait pour ne pas devenir femme ?

PBP [00:28:03] Bah c'est vrai que dans... Cette question que vous posez souvent en fait dans mon cas, elle est... je dirais en fait, elle est impérative quoi, que quelque part !

LB [00:28:09] Exactement !

PBP [00:28:10] Elle devient mon mode d'emploi de ma propre vie.

LB [00:28:13] C'est ça.

PBP [00:28:15] Je ne sais pas... Je sais que, en tout cas, je ne me suis jamais senti... Je n'ai jamais pu croire à la féminité. J'ai toujours vu, depuis que j'étais enfant, autour de moi, quelque part, le théâtre de la féminité et la masculinité. C'est quand même, vraiment... Je ne peux pas vous expliquer pourquoi, parce qu'en réalité, là pour le coup, c'était pas encore un moment de conscience politique ou autre. En fait, c'était vraiment quelque part comme une aliénation, si vous voulez, par rapport à ce théâtre de l'hétérosexualité, de la masculinité, de la féminité, qui me semblait totalement impossible à incarner pour moi. Et donc du coup, je pense que j'étais face à ces normes de la masculinité, de la féminité, toujours en faillite, c'est-à-dire qu'il y avait... J'y arrivais pas ! J'y arrivais pas, visiblement il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Et c'est vrai que face à certaines stratégies... En fait certain·e·s de mes ami·e·s, de mes collègues qui ont peut-être pris des stratégies, je dirais de sabotage de l'intérieur, c'est-à-dire qu'ils ont essayé d'habiter la féminité, mais vraiment d'une manière dissidente - ce qui est totalement possible par ailleurs en fait. C'est-à-dire que je, je ne dis pas en fait, si vous voulez, comme il y a certains qui m'accusent si vous voulez de quelque part, en

fait, de, comme pervertir la jeunesse avec les hormones. Mais non ! Attendez je ne... Enfin bref, la jeunesse elle est pervertie avec les hormones parce qu'en fait, à chaque fois qu'il y a une fille, quelqu'un d'assigné fille à la naissance, qui va chez le gynécologue, en fait, elle ressort avec une ordonnance pour la pilule. Donc la jeunesse, elle est déjà, en fait, si vous voulez, saturée d'hormones, c'est pas ma faute. Je n'ai rien fait là-dessus. Par contre, en fait, ce que je fais, c'est changer quelque part l'ordonnance. Mais bon, ça, c'est autre chose. Voyez en fait ? Mais en tout cas, c'est vrai que je ne dis pas que la seule, la seule forme d'opposition critique la seule forme d'agencement oppositionnel ou antagoniste, soit par exemple la prise d'hormones, en tout cas de testostérone pour les personnes assignées femme à la naissance et de devenir trans. Absolument pas. Il y a une multiplicité de stratégies, de dissidences du genre et sexuelles. Et donc il y a beaucoup de corps assignés femme à la naissance, beaucoup de corps assignés femmes, par exemple, et racisées etc., qui vont travailler avec des stratégies, par exemple de féminité hyperbolique, de féminité dissidente, y compris la féminité Butch, c'est une féminité dissidente !

LB [00:30:57] Bien sûr.

PBP [00:30:57] Oui, mais il y a aussi des formes de féminité, c'est-à-dire l'incarnation de la féminité par exemple ultrasexualisée de la pute est aussi une manière dissidente... Y a des milliers des formes de dissidence !

LB [00:31:12] Comme une façon de ne pas devenir femme, même en échappant à la maternité et à l'hétérosexualité, on est déjà en train d'y échapper.

PBP [00:31:19] Exactement. Mais moi, je n'étais pas bon à rien de tout ça. Il faut le... C'est-à-dire que je n'avais pas... C'est-à-dire que... Par exemple en fait bon j'ai eu un problème de mâchoires quand j'étais enfant et donc du coups, j'ai eu la mâchoire qui grandissait énormément donc j'étais très laid quand j'étais enfant. J'étais... C'était... C'était très difficile pour moi en fait de réussir... La moindre chose féminine m'était quand même très très difficile. Par ailleurs en fait, y compris à l'intérieur des collectifs lesbiens, j'ai été en fait, voilà... Il y avait toujours quelque part en fait une certaine forme de masculinité chez moi qui dérangeait, même si c'était peut-être une masculinité qui était pas... Par ailleurs en fait j'était pas suffisamment butch non plus. C'était une masculinité trop faible... Je ne sais pas exactement quoi, mais en tout cas, c'est vrai que à chaque fois, il y avait... il y avait une impossibilité d'incarner ces rôles de la masculinité ou de la féminité. Mais je ne dirais pas en fait que j'avais... j'avais pas un plan en fait. Y avait pas chez moi une stratégie. Je ne me suis pas senti... Par

exemple je ne pensais pas que j'étais trans depuis que j'avais 4 ans. Je ne me suis pas dit... Même, malgré le fait que, même si quand j'avais 4 ans, je voulais absolument accéder à une opération de changement de sexe. Ça c'est la vérité. C'est-à-dire que je... Quand j'étais enfant, j'ai épargné de l'argent pour deux choses en fait : une c'était pour acheter un... en fait un petit singe qu'il y avait dans un magasin d'animaux à Burgos, dans ma ville, qui était très malheureux et je voulais absolument l'acheter. Et la deuxième chose que je voulais en fait, c'est avoir une opération du sexe. Et ça, si vous voulez, dans le contexte dans lequel il n'y avait absolument pas d'information autour de moi, sur le changement de sexe, etc. Mais je ne voyais pas à l'époque ce changement de sexe en fait comme une condition pour devenir un homme. Pour moi, c'était vraiment... Ce qui m'intéressait, c'était un changement de sexe, mais pas du tout en fait devenir un homme en tout cas. Ce que je veux dire, en fait, c'est que je lutte encore aujourd'hui en fait pour être capable de garder ce que j'appellerais en fait une forme de plasticité politique. C'est-à-dire que de la même manière qu'on peut parler justement de la plasticité neuronale en fait, oui, une plasticité politique ça veut dire en fait avoir la capacité un corps à désirer face ou contre la norme. Et ça, c'est... C'est comme si, c'est quelque chose qu'il faut quasi-exercer. C'est à peu près ce que disait Foucault par rapport à la liberté si vous voulez en fait. C'est-à-dire que la liberté n'existe pas, il faut la fabriquer. Et donc il faut s'exercer, quelque part.

LB [00:34:10] C'est un muscle.

PBP [00:34:10] Voilà. Donc pour ne pas devenir une femme, il faut s'exercer à peu près tous les jours puisque les contraintes et les normes sont tellement nombreuses en fait, et on vit dans un monde qui est tellement quadrillé, qui est tellement segmenté, qu'il est très très difficile en fait d'échapper à ces contraintes-là. De la même manière que pour moi aujourd'hui, on tant que homme trans, c'est très difficile aussi d'échapper à la normalisation de ma propre masculinité.

LB [00:34:42] Aux définitions extérieures qu'on va donner de vous, de vous-même. D'ailleurs, c'est ce qui ressort très bien dans le livre, dans votre... "Je suis un monstre qui vous parle", c'est-à-dire que même votre identité, qui se veut absolument plastique, non-binaire, elle revient à être quand même encore homme trans. Ça renvoie à un certain, à certaines catégories de santé mentale, de santé biologique... Enfin même en essayant d'échapper à cette normisation de votre corps, en fait vous vous retrouvez à nouveau normé et c'est ça d'ailleurs l'énorme rébellion de ce livre qui a aussi causé une telle... un tel émoi quand vous avez prononcé ce discours.

PBP [00:35:18] Oui, mais maintenant, si vous voulez, c'est pour ça que j'ai voulu en fait appeler ce livre-là aussi "Je suis un monstre qui vous parle", parce que en fait je revendique maintenant aussi cette monstruosité. C'est-à-dire qu'on a été construits comme des monstres par... par l'histoire du capitalisme, patriarco-colonial. Quand je dis "nous", je veux dire en fait, évidemment d'une part, les corps non-masculins, donc les femmes, les corps sexualisé, les corps racisés, les corps homosexuels, les corps considérés en tant que handicapés, etc. C'est-à-dire on a été construit-e-s dans un espace, dans un non-lieu, entre l'humanité et l'animalité. Et à tout moment en fait, à tout moment, on peut basculer et tomber à nouveau dans l'animalité. Et donc moi, ce que... ce que j'ai voulu faire là, c'était face, si vous voulez en fait, à la stratégie habituelle d'intégration et normalisation, - c'est-à-dire de vouloir défendre à tout prix notre position et notre intégration à l'intérieur de la culture hétérosexuelle, binaire, dominante ou même à l'intérieur de la culture de la suprématie blanche -, ce que j'ai voulu faire, en fait, c'est dire : Non. Ce que je voudrais en fait : arriver à parler à partir de cette monstruosité et comprendre aussi, prendre cette monstruosité aussi, comme une, comme une puissance politique extraordinaire qui va permettre aussi une transformation. Puisque la transformation révolutionnaire dont on parle, elle ne viendra pas, elle va pas venir si vous voulez, de l'intégration dans la culture dominante ni hétérosexuelle, ni dans la culture blanche dominante, ni dans la culture binaire. C'est-à-dire dans cette division stricte masculin et féminin. En fait, ce qu'il nous faut, et c'est pour ça que c'est ce que j'appelle les schémas du monstre en fait avec Donna Haraway, c'est justement peut-être collectivement essayer d'imaginer collectivement un ailleurs, quelque chose qui ne sera pas dans cette fracture homosexuel-hétérosexuel, blanc ou noir, masculin ou féminin. Et qu'est ce que serait en fait un monde, une société, dans laquelle en fait on aurait collectivement dépasser les clivages de sexe, de genre, de races, comme des clivages en fait qui organisent tous les rapports du pouvoir et des savoirs d'une société ? Et donc pour ça, est-ce que tout d'abord en fait je pense que c'est très important, quelque part en fait si vous voulez, comme une espèce de décentrement des sujets de l'énonciation scientifique, c'est-à-dire c'est qui qui a parlé jusqu'à maintenant ?

LB [00:38:05] Exactement. C'est exactement là... C'est exactement là que je voulais en venir, parce que vous êtes, vous êtes docteur en philosophie. Enfin vous avez beau avoir étudié à New York avec Derrida et Butler, vous venez quand même de l'université qui est le lieu où l'on parle depuis une position d'autorité. D'ailleurs, vous dites souvent que le fait d'être devenu docteur en philosophie vous a d'un seul coup attiré un respect et une déférence que vous n'aviez jamais obtenus avant

d'avoir ce diplôme en poche. Mais pourtant, dans votre travail, ce qui est très intéressant et ça arrive dès le départ, dès "Testo junky" en 2008 et même encore avant "Le manifeste contrasexuel", vous parlez depuis votre point de vue. En fait, vous avez choisi le genre littéraire de l'autofiction. Il me semble qu'en fait, c'est le geste peut-être le plus politique que vous pouviez accomplir, en tant qu'universitaire, de revendiquer ce "je" et d'envoyer bouler cette espèce d'universalité, cette pseudo-neutralité objective qui aurait été celui du docteur en philosophie. Et est-ce que c'est pas ce "je" qui permet de faire émerger cet imaginaire que vous décrivez ?

PBP [00:39:05] Bah la question, c'est que... En fait, je dirais en fait, que ceux qui occupent la position de la suprématie, de la domination, ont pas besoin de "je". Parce que en fait, eux, ils sont la position universelle, donc ils n'ont pas besoin de dire "je". Parce qu'en fait, quand ils parlent, en fait, leur parole a déjà une condition d'objectivité. Vous voyez ce que je veux dire en fait ? C'est plus complexe que ça. C'est-à-dire c'est pas simplement que moi, je choisi en fait de parler de... Par exemple de choisir l'autofiction en tant que stratégie, c'est que en fait, si vous voulez, les philosophes, - et quand je dis les philosophes, je dirais jusqu'au vingtième siècle, probablement en fait, si on veut, comme ça, de manière très rapide, jusqu'à Hannah Arendt -, pratiquement la plupart des philosophes qu'on va trouvé en fait c'est des philosophes - et jusqu'à Simone de Beauvoir par exemple en fait - c'est des philosophes masculins et des philosophes dont l'hétérosexualité n'est pas contestée. C'est-à-dire que y compris par exemple quelqu'un comme Foucault, y compris quelqu'un comme Roland Barthes ne fera jamais mention explicite de la sexualité, de sa sexualité, ni à l'intérieur de l'"Histoire de la sexualité", ni par le simple, en fait Roland Barthes à l'intérieur de ses écrits en fait sur l'amour. Même si, évidemment, on peut aujourd'hui se dire : "Ah oui, c'était là..." Mais enfin y a absolument pas une position ou des paroles fortes en tant que... en tant que personnes considérées homosexuelles ou... Alors que par exemple en fait beaucoup de féministes, beaucoup de féministes lesbiennes - et là je pense là par exemple en fait - et beaucoup de féministes noires et beaucoup de penseurs noirs, je pense de manière notoire par exemple quelqu'un comme Audre Lorde, je pense évidemment à des gens comme Monique Wittig, je pense aussi à des gens comme Aimé Césaire, je pense aussi, y compris à des gens comme Glissant, c'est-à-dire... Angela Davis évidemment ! On ne peut pas échapper... Ce n'est pas, en fait, si vous voulez, que je choisis le genre autofiction. C'est qu'en fait, je ne peux pas prendre la position de sujet universel parce que si je la prends, c'est au risque de même me métisser avec la pensée hétéropatriarcale et coloniale. Et donc, évidemment, à partir du moment où il y a une politisation de la parole, on ne peut pas

faire autrement. Ce que Donna Haraway appelle la pensée situéé, on ne pourra pas faire autrement. C'est-à-dire que il faudra, il va falloir parler à partir de ma propre position. Mais par contre, en fait, à chaque fois que je dis "je", c'est pas forcément moi. Vous voyez ce que je veux dire ?

LB [00:41:57] Bien sûr.

PBP [00:41:58] En fait, la question est...

LB [00:41:59] C'est la seule écriture politique possible en fait.

PBP [00:42:02] Voilà ! Exactement ! Exactement. Cette position de... Cette énonciation, c'est une énonciation politique. Et donc c'est pas un "je" psychologique... Et d'ailleurs, en fait, si vous voulez, même si bon, j'écris beaucoup à la première personne, notamment, je ne vous raconte pas tout ce que je fais. Je veux dire en fait que la plupart des choses sont faites, y compris par exemple dans le dernier livre, "Je suis un monstre qui vous parle" en fait, ce "je", c'est le "je" de la généalogie politique de ceux qui, comme moi, ont essayé de vivre, je dirais surtout pendant le 20e siècle, en dehors de la binarité de genre et qui ont été considérés par la médecine en tant que monstre, en tant que corps grotesque, en tant que malade mental, en tant que.... Un corps, si vous voulez, psychotique, ou souffrant en fait d'une dysphorie de genre, etc. Donc... Mais il me semble en fait que c'est très important, et je vous remercie en fait pour cette question, parce que souvent, si vous voulez, il y a une espèce d'opposition très facile en fait de dire : bon il y a les philosophes qui parlent, qui ont pas besoin de "je" en fait, parce que soi-disant, eux ils sont dans l'objectivité, et après y a, bah oui, les femmes, les féministes, les trans, les gens racisés. Eux, ils vont choisir en fait... Ils ne peuvent pas sortir du "je". Non non, on ne peut pas sortir du "je" parce qu'en fait c'est le lieu de l'énonciation politique qui va nous permettre de déconstruire aussi cette prétention d'universalité de la philosophie occidentale traditionnelle. Puisqu'il n'y a pas d'objectivité, c'est-à-dire que la plupart des philosophies sont incarnées dans un corps, un corps hétérosexuel, un corps masculin, ou bien un corps qui va prendre cette position tout en mettant de toutes façons si vous voulez, l'économie de sa propre expérience politique, dans les cas les plus extrêmes, comme ceux par exemple de Foucault ou de Roland Barthes dont on parlait tout à l'heure. Ou la quantité de, je vous dis, mais enfin là, c'est encore une... - on pourrait faire encore un autre podcast, des milliers des podcasts - la quantité de femmes lesbiennes au placard qui vont, jusqu'à très récemment, en fait, si vous voulez mettre leur sexualité totalement entre parenthèses, faire l'économie absolument de cette expérience-là pour être capable

justement d'articuler une parole, soit philosophique, soit autre. Donc c'est encore... C'est encore... Et ça, j'attends encore avec... Voilà, je l'appelle de tous mes vœux, si vous voulez, la pensée lesbienne située en fait, voilà. Et ça, c'est pour ça aussi que je revendique en fait avec une telle force par exemple la pensée de Monique Wittig parce que c'était très difficile pour Monique Wittig d'écrire quelque chose en fait comme "Les corps lesbiens" comme elle l'a fait et elle a payé ça très très cher, en fait. C'est-à-dire que après, elle a été plus ou moins totalement oubliée dans la littérature, l'histoire de la littérature française et elle a fini ses jours, elle est partie aux Etats-Unis et elle a fini totalement, vraiment comme un écrivain totalement inconnu en fait, si vous voulez, sa vie aux Etats-Unis.

LB [00:45:18] C'est intéressant de comparer les destins de Monique Wittig et de Simone de Beauvoir. Simone de Beauvoir, qui était à mon avis tout aussi lesbienne, mais qui s'est affichée dans l'hétérosexualité avec Sartre, enfin son couple lui a permis peut-être de survivre à l'effacement de l'histoire. Enfin je sais pas, il y a quelque chose d'un peu vertigineux là.

PBP [00:45:33] Oui, je pense pas, je ne dirai pas en fait que... Je ne dirai pas que Simone de Beauvoir était lesbienne parce que pour moi en fait, le lesbianisme est aussi... est aussi une position politique.

LB [00:45:44] Politique, bien sûr, oui.

PBP [00:45:45] Et que du coup, en fait, pour moi, malheureusement, Simone de Beauvoir était...

LB [00:45:48] Elle a eu des maîtresses quoi.

PBP [00:45:50] Voilà. Simone de Beauvoir était surtout lesbophobe en fait... Plus que... Même si elle pouvait avoir une sexualité avec des femmes, vous voyez ce que je veux dire en fait ?

LB [00:45:56] Bien sûr.

PBP [00:45:58] Mais pour moi, être lesbienne aussi, c'est aussi ça : c'est articuler en fait une position d'énonciation et c'est d'emblée donc une position politique. Si on n'est pas capable en fait de prendre cette position politique, peu importe, en fait, qu'est-ce qu'on fait au lit ou pas, ou avec qui. Vous voyez ce que je veux dire ? Donc ce rapports entre sexualité et écriture, entre sexualité et politique, entre sexualité et production de connaissances est très complexe. Et évidemment, ce qui est très intéressant maintenant, c'est que on commence à comprendre en fait que quand on en parle peut-être

d'autofiction, il ne s'agit pas simplement en fait si vous voulez de parler de soi. C'est pas ça ce qui se passe. Voyez c'est pas... C'est pas... Parce que souvent, on va dire en fait, c'est du nombrilisme en fait. Non ! En fait par exemple, moi ce qui m'intéresse dans "Je suis un monstre qui vous parle" en fait, c'est comment le corps des personnes trans et non-binaires a été historiquement réduit à la monstruosité, à l'animalité, pathologisé, médicalisé, criminalisé. Et donc ces parcours-là et cette généalogie-là est une généalogie politique. Evidemment, elle traverse la totalité de ma vie, mais ce n'est pas une narration psychologique pour autant. Vous voyez ?

LB [00:47:16] Bien sûr ! Mais je l'entendais vraiment comme ça, pour moi... enfin il y a cette phrase que j'ai surlignée dans votre livre qui, pour moi, résume toutes les luttes minoritaires actuelles, en réalité : "Mon corps à qui ni la médecine, ni le droit, ni la psychanalyse, ni la psychiatrie ne reconnaissent le droit de parler avec un savoir expert sur ma propre condition." Enfin je pense que ça reedit un petit peu, de façon un peu plus courte ce que vous venez d'expliquer. C'est-à-dire que pour les subalternes, il n'y a pas d'autre choix en fait que de parler depuis soi, sur soi, pour ne pas laisser un discours extérieur se produire sur soi quoi.

PBP [00:47:49] Exactement. Mais vous voyez, en fait que du point de vue philosophique, ça c'est quelque chose d'extraordinaire. Je pense que c'est une des plus belles choses en fait, philosophiquement et politiquement qui soit. C'est-à-dire que, comment vous expliquez ce paradoxe ? C'est-à-dire on a été construit - là je dis "on", puisqu'en fait on est un collectif de corps très larges, si vous prenez effectivement... Y compris les corps des enfants, parce que les enfants aussi, les enfants ou les corps... les corps féminisés, donc les corps femmes, les corps considérés homosexuels, les malades mentaux, les corps considérés comme malade mental, handicapés etc., les corps ouvrier aussi, racisés... Donc voyez en fait on commence peut-être en fait à avoir des bonnes ou un paysage - ce que j'appelle somatopolitique -, c'est-à-dire un paysage de corps politiques très très très large. Et la question, la belle question philosophique c'est : comment est-il possible en fait que, ayant été construit par l'histoire et par le régime de pouvoir dans lesquels on était, ayant été construit en tant que corps sans raison, sans parole, donc comme non-sujets, comme objets uniquement de la violence, objets de l'extraction - par exemple de l'extraction du pouvoir... enfin pardon de la force reproductive ou de la force productive pour le corps ouvrier ou de la force reproductive pour les femmes, ou la force totale, productive et reproductive, la totalité de la force de la vie, pour les corps racisés -, comment est-il possible, en fait, que dans ces conditions de destruction totale du corps et de la subjectivité,

on soit à un moment donné, en fait, capable de prendre la parole ? Vous voyez ce que je veux dire en fait ? De construire les conditions de l'énonciation et prendre la parole et de dire : "Non, je ne suis pas ce que vous avez fait de moi." Ça, c'est... Ça, c'est extraordinaire ! Voyez ? Et c'est... Donc ça veut dire, en fait, que le processus biopolitique de normalisation, le processus de production de la subjectivité ne fonctionne pas totalement. Et c'est là, si vous voulez aussi où je pense, la philosophie des féministes queer, comme celle de Judith Butler par exemple en fait, ont transformé et ont rendu beaucoup plus complexe la pensée de Foucault. Puisqu'en fait, si vous voulez, on pouvait imaginer en fait, un rapport très physique entre le pouvoir et la subjectivité, comme aussi le pouvoir, voilà, il va opprimer les gens et donc il va produire des corps, des corps féminisés, des corps homosexuels, des corps trans, des corps... Mais en fait, la question, c'est que ces corps-là sont capables de résistance, sont capables de critique, d'insubordination, y compris en fait de la transformation à travers du langage et de la transformation totale de l'appareil de pouvoir, jusqu'à imaginer justement une issue. Ce que j'appelle dans le livre, dans "Je suis un monstre qui vous parle" en fait, une sortie. Jusqu'à imaginer une sortie. Ça, c'est quelque chose... C'est ce qui m'a... Si vous voulez ce que je voulais aussi partager avec cette assemblée-là, mais aussi avec avec les lecteur·ice·s, c'est qu'en fait en réalité, il y a presque toujours - je dirais presque, malheureusement presque -, mais il y a presque toujours une issue. Et que cette issue-là, elle est, elle est à construire, il faut la construire collectivement. Et elle se construit en grande partie avec des techniques qui sont très semblables à celle de l'art, c'est-à-dire avec l'imagination. C'est pour ça que je travaille toujours en fait avec des artistes et que pour moi, par exemple dans ce livre-là, je suis revenu en fait vers Kafka et que je me tourne très souvent vers l'art ou vers la littérature puisque pour moi, la philosophie, c'est ce que Donna Haraway appelle "non-fiction speculation", donc la spéculation de non-fiction, vous voyez ce que je veux dire ? C'est-à-dire un art de non-fiction, puisque bon... mais dans lequel les forces sont les forces de l'imaginaire. Dans la philosophie...

LB [00:52:17] C'est marrant parce que ce paradoxe-là, je trouve qu'on le retrouve aussi dans votre notion de "corps somathèque".

PBP [00:52:21] Oui.

LB [00:52:22] C'est-à-dire qu'il y a le corps, qu'on peut imaginer comme quelque chose de très... de très biologique, de très réel, de très non-fiction, mais en même temps, en mobilisant la notion "somathèque", vous amenez en fait toute l'histoire, toute la culture, toutes les constructions. Et vous

injecter un imaginaire dans chacun des corps. J'ai l'impression qu'on retrouve l'espèce de paradoxe, qui n'en est pas un du tout en réalité.

PBP [00:52:43] Oui tout à fait, c'est exactement ça. C'est que, malheureusement, si vous voulez, la pensée capitaliste patriarco-coloniale, elle a fait du corps un objet. Elle a... elle a rendu le corps, elle a transformé le corps en objet anatomique. Un objet anatomique parfois réduit par exemple à la force de la production ou parfois réduit à, dans le cas par exemple de la féminité, cette espèce de coïncidence violente entre le corps féminin et l'appareil reproductif... Voilà quelque chose de, c'est une réduction extraordinaire du corps, des corps féminin à l'utérus, à l'appareil reproductif. Donc, il faut à tout prix, en fait si vous voulez, complexifier cette notion de corps. À peu près comme Freud... Je suis très critique de la psychanalyse en tant que... comme pratique clinique aujourd'hui, mais je suis pour autant en fait un grand lecteur de Freud, dont j'apprécie beaucoup la philosophie par ailleurs, dans certains aspects. Et notamment par exemple la même chose que Freud avait fait, quand il a commencé à explorer l'inconscient et donc que du coup, il s'est dit : "Bah voilà, l'appareil psychique, il est... il est beaucoup plus large que la conscience." Moi, je dirais en fait exactement la même chose, c'est ce que j'appelle l'appareil somatique, il est beaucoup plus large que le corps. C'est-à-dire le corps, malheureusement, la pensée médicale, juridique, toute l'épistémologie occidentale réduit le corps à un objet anatomique. Mais en fait, il y a quelque chose comme ce que j'appelle la somathèque, cet appareil somatique, qui est beaucoup plus large que le corps en tant qu'objet anatomique. Et donc qui est rempli, absolument rempli... C'est ce que j'appelle en fait une archive, une archive politique qui est absolument construite, fabriquée par les représentations, par les images, par les discours, par les institutions. Et donc, il est en constante construction et refabrication. C'est-à-dire que nous ne savons pas encore, non, notre... Parce qu'on a cette tendance en fait à réduire le corps à sa physicalité. Mais même cette physicalité, on n'en connaît rien ! Puisque par exemple en fait, si vous, vous pensez maintenant... Notamment par exemple, grâce à la pensée féministe pendant les derniers 10-15 ans, en fait il y a eu une grande transformation de la représentation du clitoris. Je vous donne cet exemple en fait parce que peut-être c'est celui là que les auditeurs et les auditrices, et les autres qui sont ni "ices" ni... enfin qui ne sont ni femme ni homme, qui sont en train de nous écouter, en fait qu'ils peuvent penser justement à : comment on va représenter aujourd'hui le clitoris. Eh bien, cette représentation, cette nouvelle représentation fabrique aussi tout un espace. Un espace politique totalement différent à celui-là qui était fabriqué par la pensée et par la représentation anatomique par exemple du 19e siècle. Je dirais en fait la même

chose par rapport en fait au corps trans, qui moi me fascine. Pas uniquement parce que c'est le corps dans lequel j'habite, mais me fascine par sa non-coïncidence avec la cartographie anatomique dominante, avec l'anatomopolitique dominante. C'est-à-dire qu'en fait, en réalité, les corps trans de la même manière que les corps intersexes, que les corps non-binaires n'existaient pas dans la cartographie de l'anatomie politique dominante. Du coup on va, on va dire qu'il existe uniquement les corps masculins et les corps féminins et on va les définir avec des critères qui ont affaire, surtout, en fait si vous voulez, à la potentialité reproductrice du corps masculin et du corps féminin. Mais par contre en fait la réalité - et là je... pour le coup en fait, je... Je vais être... Si vous voulez, je vais faire usage d'une notion que j'utilise pas beaucoup -, mais la matérialité du corps, du corps trans, comme du corps intersexe ou comment du corps non-binaire, elle n'existaient pas dans la représentation anatomique, ni dans la représentation juridique, ni institutionnelle. Et l'inscrire dans la représentation institutionnelle, anatomique et juridique changerait absolument tout ! Absolument tout ! Vous voyez en fait que là récemment, par exemple aussi, il y a un certain nombre de pays qui sont en train d'ouvrir la possibilité de s'inscrire légalement en tant que personne de genre non-binaire, ou bien en fait, comme là récemment les Pays-Bas, qui vont commencer en fait à séparer l'assignation fille et garçon du moment de la naissance.

LB [00:57:42] Ne plus faire mention du sexe sur la carte d'identité même. C'est extraordinaire !

PBP [00:57:47] Voilà ! C'est extraordinaire. C'est ce que je demande, en fait, c'est ce que je demande depuis des années. Je pense que cette assignation dans l'acte de naissance est discriminatoire et ce que je pense en fait c'est qu'il faudrait idéalement... Mais je le crois ! C'est-à-dire que de toute façon, on va être en fait, si vous voulez, dans une... dans ce que j'appelle en fait un changement, un glissement épistémologique, une transformation épistémologique, c'est-à-dire aussi de langage, des représentations, des systèmes de connaissances qui vont faire que éventuellement, dans un futur très proche, on serait sorti du régime de la différence sexuelle. Quand je dis ça, évidemment si vous voulez, mes collègues psychanalystes et aussi beaucoup de philosophes, des anthropologues etc., et français et ailleurs en fait, disent : "Non, mais Paul Preciado est totalement fou, etc." Eh bien, je suis désolé, on a dit aussi que Galilée était fou, qu'on lui disait en fait que la Terre tournait autour du Soleil et non pas l'inverse. Et moi je pense qu'on est dans un moment exactement comme celui-là et que on verra, vous avez le voir, vous et moi, on va les voir ! En fait on verra ce moment dans lequel on va accepter, la radicale multiplicité du vivant et donc l'impossibilité de dire, d'assigner au moment de